

SOPHIE SCHULZE

LE LIVRE OUVERT

roman



Éditions Léo Scheer

Sophie Schulze

Le Livre ouvert

roman

C'est l'histoire d'une ascension, celle d'une classique des Alpes, la traversée Charmoz-Grépon, par une cordée atypique : un guide de haute montagne et une cliente sur le point de perdre complètement la vue. Au milieu de cet environnement inhospitalier, les récits alternés de ces alpinistes, si différents l'un de l'autre, guident le lecteur dans le dédale de leurs émotions et souvenirs. De l'intériorité des personnages à l'extériorité absolue de la montagne, se trace, pas à pas, le chemin qui mène à soi.

Sophie Schulze est professeure de philosophie en Tunisie. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages

parus aux Éditions Léo Scheer, dont *Allée 7*,
rangée 38 (2011) et *A+2* (2014). *Le Livre ouvert*
est son quatrième roman.

Portrait de Sophie Schulze par Sami Snoussi (D.R.)

EAN numérique : 978-2-7561-1391-3

EAN livre papier : 9782756113890

www.leoscheer.fr



DU MÊME AUTEUR

Allée 7, rangée 38, Paris, Éditions Léo Scheer, 2011

Moscou-PSG, suivi de *Natacha ou 21 scènes de printemps*,
Paris, Éditions Léo Scheer, 2013

Nom de pays Karl, Paris, Éditions Léo Scheer, coll.
« Variations », 2013

A + 2, Paris, Éditions Léo Scheer, 2014

Hannah Arendt, les juristes et le concept de totalitarisme,
Éditions Kimé, collection « Nomos & Normes », 2020

SOPHIE SCHULZE

LE LIVRE OUVERT

roman

Éditions Léo Scheer

À François

ANTIGONE
Assieds-toi, pour reposer tes membres sur ce simple bloc
de pierre ;
Tu as, pour un vieillard, parcouru une bien longue
distance [...].

ŒDIPE
Quel est ce lieu ? À quel dieu est-il consacré ?

L'ÉTRANGER
On ne peut ni y mettre le pied, ni l'habiter ;
Les terribles déesses qui le possèdent sont les filles de la
Terre et des Ténèbres.

ŒDIPE
Sous quel nom vénérable dois-je les invoquer ?

L'ÉTRANGER
Ce peuple a coutume de les nommer les Euménides qui
voient tout ;
On les appelle autrement ailleurs.

ŒDIPE
Qu'elles veuillent donc accepter la présence d'un
suppliant !
Je ne quitterai pas la pierre où je suis assis ici.

SOPHOCLE, *Œdipe à Colone*

Je l'aperçois sur la route, depuis la fenêtre du premier. Elle marche avec un bâton, son chien à ses côtés. Ils s'arrêtent devant le portail. Je ne sais pas comment elle a identifié le chalet, comment elle a su que c'est là.

Le chien prend l'allée du jardin. Elle le suit. Parvenue à la terrasse, elle demande aux clients du gîte si je suis présent. Je descends les accueillir. Au bruit de mes pas, elle tourne la tête vers moi. Je la salue, d'un simple « bonsoir ». Elle sourit. Elle m'a reconnu.

Elle se présente. Puis elle présente son chien : « Il s'appelle Démon. » Je caresse le chien. Il se laisse faire, indifférent. Je sens que ce chien-là n'a qu'un seul maître. C'est la fidélité faite bête. Inutile d'essayer de le séduire.

Elle me demande où est sa chambre, si elle peut la visiter. Elle a besoin de se familiariser avec les lieux.

Je lui ai réservé le seul logement que j'ai au rez-de-chaussée, une chambre et une salle de bains indépendantes, à côté de la cuisine et de la salle à manger communes. C'est là que vit d'habitude le gardien du gîte, qui a accepté de dormir ailleurs pendant son séjour.

Elle inspecte les lieux avec minutie. Elle fait un aller-retour entre le lit et la porte d'entrée, puis entre la porte de la chambre et celle de la salle de bains. Elle s'allonge sur le lit. Elle tend les bras pour connaître l'emplacement des murs et situer la table de nuit. Elle s'assoit pour mesurer la hauteur du matelas. Elle me demande d'enlever le tapis. Elle sort de son sac un plaid un peu usé, plein de poils, qu'elle place au pied du lit. « C'est pour Démon. Cela ne vous dérange pas ? »

Non, cela ne me dérange pas.

Dans la salle de bains, elle trouve d'abord le lavabo. Elle essaie le robinet, fait couler l'eau pour savoir de quels côtés elle sort chaude ou froide. Elle détaille la douche, en palpant le bac, son rebord, l'emplacement du pommeau de douche et la porte coulissante. Elle me demande où se trouve le porte-serviette.

Je la conduis ensuite vers la salle à manger. Je lui indique où se trouvent les tables et les chaises. Puis je la guide vers la cuisine adjacente. Elle ne s'intéresse pas à la gazinière. Seulement au frigo, au placard où

se trouvent les verres, au lavabo et à la poubelle. Pour conclure son état des lieux, je lui montre le chemin vers la sortie, celui qui passe par la terrasse.

Dehors, elle me remercie pour la visite.

« Cela sent bon, chez vous. Il se dégage de votre vieux chalet en bois beaucoup de chaleur, mais un peu de tristesse aussi, je trouve. »

Je lui raconte brièvement son histoire. Il a plus de cent ans. Je l'ai acheté à un ancien guide de Chamonix, qui partait à la retraite au moment où je suis entré dans le métier. J'y ai habité sans rien changer. Jusqu'au jour où il a en grande partie brûlé, à cause d'un faux contact dans le circuit électrique. Ce soir-là, l'âme des lieux est comme partie avec la fumée. Ce qui explique peut-être la tristesse qu'elle a ressentie. J'en ai été tellement affecté qu'après l'incendie, je n'ai plus eu le cœur d'y vivre. Je l'ai rénové pour le transformer en gîte. Je me suis exilé dans le champ d'à côté, celui du haut, où j'ai construit, de mes propres mains, une nouvelle maison, plus petite et délibérément moderne.

Elle veut savoir pourquoi j'ai appelé le chalet *La Tempérance*. Mais ce n'est plus le moment de raconter des histoires. C'est l'heure du dîner. Les clients se regroupent autour des tables. Nous devons rejoindre chacun nos pénates.

La journée du lendemain s'annonce très chaude. Nous préférons l'un et l'autre grimper à la fraîche. Elle aimerait être au pied des rochers à quatre heures du matin. Je lui fais remarquer qu'à cette heure-là, le soleil sera à peine levé, qu'il y aura peu de luminosité. Six heures est plus raisonnable.

« Vous avez raison. Une aveugle, c'est bien assez ! »

Elle rit et part manger, avec son bâton et son chien à ses côtés.

*

J'ai pris le tortillard, celui qui monte de la vallée de Saint-Gervais à Chamonix. C'est la première fois que je m'arrête aux Houches.

Avant, je prenais ce train pour faire le tronçon entre Chamonix et Argentière, quand je descendais en ville ou quand je rentrais à la tente. Les Houches, dans ma représentation d'alors, c'était le fond de la vallée de Chamonix, là où le soleil se couche le plus tôt. C'était le dernier bastion avant la descente vers Sallanches, le village où je devais dire adieu aux sommets enneigés. J'ignorais qu'un jour Les Houches serait mon point d'arrivée.

Démon se réveille à la descente du train. Il est heureux de retrouver la terre ferme. Il est tout de suite aux aguets. Plein de nouvelles odeurs l'assaillent. Il n'est pas le seul. Moi aussi, je suis saisie par cet air vif malgré

la chaleur, par cette sensation d'apesanteur, par le souffle léger et énergique propres aux vallées alpines. Ce même air qui, quand on descend de quatre mille mètres, semble à l'inverse lourd, étouffant, surchauffé.

Le chauffeur de taxi que j'ai réservé vient à notre rencontre. La voiture emprunte une longue route montante et serpentante. À l'odeur, je devine qu'elle traverse un espace boisé. Sur le chemin, je demande au chauffeur de me laisser quelques maisons avant le gîte. J'ai besoin de marcher. En me déposant, il compte : « C'est la septième maison sur votre droite. » Je m'aide des restes de ma vision périphérique pour compter à mon tour. Une grosse masse sombre suivie d'une zone lumineuse vaut pour une maison. Je m'arrête devant la septième. Démon comprend qu'il doit prendre le relais. Je le suis pour entrer.

Nous nous arrêtons devant des voix d'hommes qui parlent montagne sur un ton enjoué. Il est question de nœuds, de manipulation de cordes, de coinçeurs. Je leur demande si le maître des lieux est là. En guise de réponse, j'entends des pas s'approcher, suivis d'un « bonsoir ». Je sais que c'est lui parce que les voix des autres se taisent à son arrivée. Un silence respectueux et admiratif, que seul un guide de haute montagne peut susciter.

Sa voix me surprend. Je l'attendais grave, rocailleuse, intérieure, conforme à ma représentation caricaturale du montagnard viril et bourru. Mais la sienne est douce, presque féminine, bien que posée.

Les présentations faites, je lui demande de faire son métier, me guider. Mais pas encore dans une voie, vers un sommet. D'abord dans sa demeure.

Je sens qu'il m'observe pendant que je repère les lieux. Mais son attention n'est pas pesante, ni jugeante. Curieuse, seulement.

L'atmosphère qui se dégage du gîte est contrastée. Certains endroits, comme le couloir d'entrée et la salle à manger, sont lumineux. Au toucher et à l'odeur, le bois semble jeune. Il en émane de la force, et même de la noblesse. Mais d'autres, comme la chambre, sont sombres, hantés par la tristesse, la solitude, le deuil. En y entrant, Démon baisse un peu la tête, alors qu'ailleurs, sa queue ne cesse de remuer.

Cette ambivalence me plaît. Elle est en adéquation avec les raisons de mon séjour.

Pour m'expliquer ce contraste, il me raconte l'histoire de son chalet, qui a connu de beaux jours, mais aussi sa part de drame, comme je l'ai senti. Il me quitte à l'heure du dîner, pressé de retrouver son propre logis.

Je demande au gardien de me servir le repas dans la chambre. Je n'ai pas le courage de partager une table avec des inconnus, qui ne manqueront pas de m'interroger sur ma cécité. J'ai envie d'être seule pour laisser venir à moi les sensations et les souvenirs associés à ce retour dans la vallée.

Pendant la soirée, je pense à mon père. Je le revois avec son knicker en velours beige et ses grosses chaussures de montagne en cuir. Je revois son sourire et ses yeux pétillants au retour de course. Je revois notre tente, et le gaz à deux feux sur lequel ma mère cuisinait les pâtes et la sauce tomate. À l'époque, les seuls chalets où nous dormions étaient les refuges de haute montagne, avant d'attaquer la voie. Mon père aurait aimé ce gîte-là, je crois.

Je m'endors comme une souche, sans penser à ce que réserve le jour d'après.

*

Elle est là, à six heures du matin, devant la porte d'entrée. Démon est là aussi. Ils m'attendent.

Nous partons rejoindre un site d'escalade près du glacier des Bossons. Dans la voiture, je mets « I'm New Here », de Gil Scott-Heron. Elle ne connaît pas. Elle écoute silencieusement, son chien à moitié endormi à ses pieds. Son silence n'est pas pesant. Agréable, même. Je n'ai pas de conversation à entretenir. Je me laisse bercer par la musique, la route et le moteur jusqu'au parking. Le genre de trajet que je préfère. De loin.

Pour accéder aux premiers rochers, nous trouvons spontanément notre ordre de marche. Moi devant, suivi par Démon, elle en queue de file. Elle utilise

sa canne blanche pour repérer les irrégularités du sentier, les pierres, les buissons, les racines. Elle est très adroite. Elle anticipe parfaitement, et sans crainte, le parcours. Elle marche de façon presque fluide, moins lentement que je ne l'avais craint. Elle doit avoir l'habitude des chemins de randonnée.

Le chien aussi est bien entraîné. À chaque virage, il s'arrête. Elle le prend alors par la poignée de la laisse, autour du cou. Côte à côte, ils suivent la courbe du virage. Puis le chien repasse devant elle.

J'ai décidé de commencer par l'escalade de blocs. Je veux connaître son niveau technique, savoir comment elle s'y prend pour grimper sans voir, avant de m'embarquer dans les manœuvres de cordes, qui ajouteront une difficulté supplémentaire. C'est la première fois que je grimpe avec une aveugle. J'ai donc besoin, moi aussi, de prendre mes repères, d'apprendre ce qui est réalisable, et comment, et ce qui relève de l'impossible.

Je choisis un premier rocher très facile, à peine haut de deux mètres.

« Ça y est, nous sommes arrivés. Nous sommes au pied du premier bloc. »

Au lieu de s'approcher du rocher, elle reste sur place.

Elle dit à Démon de rester assis. Puis elle commence une série de postures de yoga, sans tapis, à

même le sol. L'enfant. Le chien tête en bas. La pince. Le guerrier. L'arbre. Et, pour finir, la salutation au soleil.

Elle enfle ensuite ses chaussons d'escalade. Ils sont usés. C'est bon signe.

Puis elle se tourne vers moi et me dit d'une voix assurée :

« Je suis prête ! »

Je place le *crash pad* au pied du bloc. Je lui prends la main pour lui montrer son emplacement, puis celui du rocher.

Je lui indique où est la première prise, sans lui dire si c'est une prise de main ou une prise de pied. Je lui décris brièvement le reste de la voie. Il n'y a que trois à quatre mouvements à faire pour sortir. Le bloc est à peine plus haut qu'elle. Il est facile. Les prises sont toutes à portée de main.

Puis je la laisse seule, debout sur le tapis, face au rocher.

Elle avance lentement sa main vers la pierre. Elle la caresse à la recherche de la prise que je lui ai montrée. Elle la trouve tout de suite, y pose le bout de son pied droit et s'y hisse avec assurance en bloquant sa jambe et en y mettant tout son poids. En équilibre sur ce pied, son centre de gravité parfaitement placé, elle commence à palper le rocher à la hauteur de sa main droite. Elle trouve une large fissure rassurante,

qui lui permet de se mettre en extension sur son bras droit. Son pied gauche, libéré, balaie à son tour le rocher. Il ne trouve qu'un petit gratton, passant à côté du gros baquet que les voyants d'habitude utilisent. Mais cela lui suffit comme appui. Elle reporte tout son poids sur cette petite prise et, pendant qu'elle se lève, elle reconnaît de la main la sortie de la voie, toute proche. Elle se hisse sur son bras droit et sort d'un coup, en effectuant un rétablissement impeccable.

Cette première escalade est très encourageante. Ses gestes sont calmes, presque tendres. Sa technique est sûre. La seule véritable difficulté est la lecture de la voie, trouver les prises. Mais une fois trouvées, son corps répond immédiatement en adoptant la position adéquate. Elle semble avoir de l'endurance, aussi. Je la crois capable de tenir longtemps l'équilibre sur un seul appui, sans tétaniser. Elle ne semble pas avoir d'appréhension non plus. Peut-être parce qu'elle ne voit pas le risque.

La descente, en revanche, est plus délicate.

Sans canne et sans chien, debout sur deux pieds au lieu des quatre membres qu'elle a utilisés pour grimper, il lui est plus difficile de reconnaître le chemin. Pour la première fois, elle me demande de l'aider : « Par où je passe, maintenant ? » Je redoutais ce moment, celui où je dois me transformer en audio-guide. Mes premières indications sont trop vagues.

Mes simples « à droite » ou « à gauche » ne suffisent pas. Je dois être plus précis :

« Il faut suivre la pente du rocher. Il descend en pente douce. Mettez-vous de face. À droite. Non, pas autant ! Bien. Maintenant, tout droit. Attention, il y a un relief. Encore. Vers la gauche. Pas trop. Bien. Ça y est, il ne reste qu'une grande marche... »

Retour au sol.

Son visage est illuminé. Elle est heureuse, libérée d'un grand poids. Démon court vers elle, heureux lui aussi. Il la lèche en remuant la queue. Elle le caresse avec chaleur.

Leur câlin fini, elle revient vers moi.

« On continue ? »

*

Démon me réveille. Il est plus enjoué que d'habitude. Le gîte est endormi. J'ai la salle à manger pour moi seule. Le pain, le beurre, la confiture, la Thermos de café sont déjà sur la table. Je ne peux pas rêver mieux.

Démon et moi engloutissons. Ces agapes finies, nous attendons notre guide en écoutant les bruits auroraux de la forêt avoisinante.

Il arrive en retard. Au son de sa voix, je comprends qu'il n'est pas encore entièrement sorti de sa nuit. Il nous conduit silencieusement vers sa voiture, sans nous dire où

*

Je me rétablis au pied de la statue de la Vierge. Je reprends mon souffle. Et je tombe en pleurs dans les bras de mon guide. De joie. De tristesse, aussi.

Je m'approche de la statue. Me reviennent les belles choses que mes yeux ont vues pendant ces années qu'elle m'a offertes. Le sourire de mes enfants, le vol des oiseaux, le camaïeu des bougainvilliers, le regard amoureux de mon mari, les tableaux de Van Gogh, les bleus de la mer, la danse des dauphins, les sculptures vivantes de Camille Claudel, le regard bienveillant de mes parents, les couchers de soleil flamboyants, la crête des Alpes, Démon courant vers moi en remuant la queue.

J'embrasse les yeux de la Vierge.

Merci.

Je sens ses yeux de métal sous mes lèvres. Ils me disent qu'un nouveau monde m'attend. Un monde fait de parfums, de musiques et de caresses. Un monde où je reconnaîtrai mes petits-enfants à l'odeur de leur peau. Où je comprendrai les émotions qui les agitent aux modulations de leurs voix. Un monde fait d'idées, qui se déchiffrent sous les doigts, comme les prises du livre ouvert. Où la peinture et la sculpture deviendront musique. Où chaque fleur aura une odeur, la mer, un goût, les sons, un sens. Où la présence d'un être se manifestera par un souffle.

La Vierge me montre le chemin vers le cœur de ma nuit.

*

Comme la tradition l'exige, je passe la corde autour de la statue pour y poser le rappel.

Je prépare le *shunt* pour sa descente.

« Prête ?

— Oui. »